



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

92 N° 10 1970

Teilhardisme et structuralisme

P. LOUDOT (msc)

p. 1076 - 1085

<https://www.nrt.be/es/articulos/teilhardisme-et-structuralisme-1369>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Teilhardisme et structuralisme

Le rapprochement de ces deux termes semble d'emblée une gageure. Il s'agit seulement de déterminer d'une part jusqu'à quel point le structuralisme peut être dit anti-évolutionniste, et d'autre part, dans quelle mesure le teilhardisme implique un certain « fixisme » ; il est impossible de régler une telle question en quelques pages ; cet article s'efforcera seulement de dessiner quelques linéaments directeurs.

On sait combien l'idée teilhardienne a retenu l'attention de certains marxistes eux-mêmes, comme Garaudy. La « prospective » marxiste et la « prospective » teilhardienne ne vont pas sans de nombreux soucis communs ; bien que situées à des niveaux très différents, elles contiennent toutes deux un pari sur un avenir qui prescrit d'avance leur sens respectif de l'homme. Quoi qu'on en dise, Marx est un visionnaire au même titre que Teilhard, hantés tous deux par l'obsession du Paradis. A ce niveau fondamental, Teilhard semble avoir introduit seulement la dimension spirituelle et l'universalité qui faisaient défaut au marxisme. Puisque le teilhardisme débouche sur une sphère métaphysique et quasi mystique d'expérience qui dépasse d'emblée les moyens encore bien conventionnellement « scientifiques » du structuralisme, il ne saurait être question de traduire, comme Althusser l'a fait pour le marxisme, la pensée de Teilhard en structuralisme. Il s'agirait plutôt de montrer comment le structuralisme pourrait se situer à l'intérieur d'un schéma teilhardien qui, parvenu à son Oméga Terminal, ne redonne plus l'Evolution sous son aspect analytique ou scientifique. On a peu remarqué jusqu'à ce jour comment Teilhard réinvente à chaque instant sa méthode ; celle-ci évolue et se transcende sans cesse au fur et à mesure que l'Objet-Clef se dessine à l'horizon. On a dit à tort qu'il était philosophe ; Teilhard est, à son départ, un physicien de la plus pure veine, c'est à force de science et de dépassement qu'il devient ce qu'on pourrait appeler « philosophe ». La science est un œil qui s'invente sans cesse ; des moyens radicalement nouveaux viennent sans désespérer enrichir son potentiel d'investigation. Dans ce sens Teilhard a effectué des enjambements prodigieux encore source de malentendus aussi bien du côté des scientifiques que des philosophes, chacun s'en tenant souvent à des routines canonisées prises pour des principes éternels. C'est l'Objet visé par Teilhard qui engendre sa manière de voir en même temps que celle-ci dévoile

l'Objet ; la route va vers le Soleil, mais, au fur et à mesure qu'il monte, le Soleil précise la route à suivre.

Il importe au plus haut point de s'apercevoir que la continuité, chez Teilhard, n'est pas d'ordre génétique. En dépit de l'emploi répété de mots consonant avec « génétique », comme Géogénèse, Biogénèse, etc., l'évolution teilhardienne n'est pas une évolution génétique au sens rejeté par le structuralisme. Nous lisons par exemple chez ALTHUSSER (*Lire le Capital*, I, p. 51) à propos du cas de la raison : « ... l'histoire de la raison n'est ni une histoire linéaire de développement continu, ni, dans sa continuité, l'histoire de la manifestation ou de la prise de conscience progressive d'une Raison, tout entière présente dans le germe de ses origines et que son histoire ne ferait que révéler au grand jour ». Nous retenons ici l'expression « dans le germe » qui indique la nature du rejeté dans une conception historique de la raison ; il s'agit d'une histoire développant incessamment le « précontenu » des origines. Rien de tel dans le concept teilhardien d'évolution. Le progrès se réalise si bien par le surgissement incessant de nouveautés radicales que Teilhard recourt à la séduisante théorie créative marginale que l'on sait. Elle devrait combler d'aise les plus enragés fixistes, n'était leur aveuglement sur une conception qui voit la création, le surgissement du nouveau, non seulement de manière à satisfaire la doctrine catholique concernant la création de l'âme humaine, mais qui table sur une intervention permanente de l'énergie créatrice divine dans toutes les dimensions où il y a progrès ; l'action de cette énergie s'exerçant sporadiquement pour obéir à la conjonction des germes dans la conception m'avait toujours paru suprêmement inélégante et indigne de Dieu ; l'idée créative de Teilhard nous a délivré de ces « Deus ex machina » non seulement en sauvegardant l'essence de la doctrine, mais en l'englobant dans un réseau créatif, une continuité, qui la parfait et la comble.

Pour lui la création ne s'oppose nullement à l'idée d'évolution. On n'est pas embarrassé pour trouver des textes. On lit dans « La place de l'homme dans l'univers » (1942) : « L'évolution n'est point « créatrice », comme la science a pu le croire un moment ; mais elle est l'expression pour notre expérience, dans le temps et dans l'espace, de la création ». Ce passage indique clairement, comme nous le verrons mieux dans la suite, la conformité de la recherche teilhardienne à l'esprit de la science actuelle. L'évolution affecte un stade épiphénoménal dont le dessous nous échappe. Une Vie insaisissable travaille par derrière les phénomènes. « Autant, sinon plus, que la Mort, nous subissons la Vie », est-il dit dans « le Milieu Divin » (p. 75) et un peu plus loin : « ... nous n'arrivons, ni en pensée, ni en pratique, à capter les sources de la Vie. Je me reçois

bien plus que je ne me fais. L'Homme, dit l'Écriture, ne peut ajouter un pouce à sa taille » (p. 76). Tout progrès commence absolument, c'est-à-dire créativement. Teilhard, désignant ensuite en Dieu l'auteur de ce don permanent, écrit : « c'est Vous qui êtes à l'origine de l'élan, et au terme de l'attraction... » (p. 77). Passant à une application plus particulière de l'Énergie créative, Teilhard déclare dans « Hymne de l'Univers » (p. 109) : « Est-ce que, chaque jour, une foule d'âmes humaines ne sont pas « créées » au cours d'une embryogénèse le long de laquelle aucune observation scientifique ne sera jamais capable de saisir la moindre rupture dans l'enchaînement des phénomènes biologiques ? » Signalons que cette optique teilhardienne a été particulièrement bien comprise par Claude Tresmontant qui l'expose dans plusieurs de ses ouvrages dont « l'Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin » et « Comment se pose aujourd'hui le problème de Dieu ».

La pensée de Teilhard indique donc de sa part une double attitude, l'une proprement scientifique au sens où l'on entend la science de nos jours, l'autre, dictée par des considérations métaphysiques inspirées par sa foi chrétienne et qui complète harmonieusement la première. Examinons de plus près comment ces deux points de vue se concilient.

Le point de départ de l'évolution teilhardienne s'appuie sur des considérations purement scientifiques.

« Le transformisme scientifique, à strictement parler, ne prouve rien pour ou contre Dieu. Il constate simplement le fait d'un enchaînement dans le réel. Il nous présente une anatomie, point du tout une raison dernière de la vie... » (*Hymne de l'Univers*, p. 85). Ces paroles impliquent un programme que ne renierait pas la théorie cybernétique ; on lit dans *l'Introduction à la cybernétique* (p. 1) de Ross ASHBY : « Elle ne pose pas la question « qu'est-ce ? » mais « qu'est-ce que cela produit ? » Et plus loin, des réflexions comme celle-ci : « ... la possession d'une mémoire n'est pas une propriété objective du système, c'est une relation entre le système et l'observateur... » (p. 141). Le transformisme scientifique, de même, ne travaille que sur des phénomènes observables définis dans le cadre étroit d'un empirisme se limitant aux faits perceptibles et mesurables. Le caractère béhavioriste n'affecte pas que la seule cybernétique, mais en général, toute la science d'aujourd'hui ; on le retrouve plus particulièrement dans les constructions de la physique mathématique où les formules ont pour but d'exprimer non des passages mais des successions de phénomènes liés à des paramètres ou des variables qui n'indiquent rien de la genèse intime, ni de la co-intériorité des divers moments d'une fonction. La célèbre formule de l'équivalence de la masse et de l'énergie, par exemple, ne dit rien du comment

de la transformation ; on se contente de savoir qu'en faisant varier M dans Mc^2 (masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière) on obtient une énergie proportionnelle à la masse. Toutes les formules de la physique quantique n'ont pas davantage d'ambition. André ASTIER écrit dans la *Revue Christus* (n° 50, p. 222) : « quand il (le physicien) parle de l'électron, il décrit son comportement, il ne dit pas ce qu'il est, ni si il est... » Résumons l'attitude du scientifique actuel devant la réalité par une image facile : en considérant comme « visibles », dans une machine à écrire, uniquement le fait d'appuyer sur une touche et le résultat écrit sur une feuille, le physicien négligerait le mécanisme « caché » pour ne s'intéresser qu'aux deux phénomènes « visibles », dressant entre eux une règle de consécution de nature fonctionnelle. Tel est le dessein de la cybernétique. Il ne reste plus qu'un constat de consécution dans laquelle on s'efforce de mettre à jour une loi observable.

Ainsi, Teilhard ne se propose rien de plus au départ. Il dresse la courbe évolutive du cosmos, invente des interpolations, exactement comme opère un physicien. Même si cette courbe n'est pas rendue en termes mathématiques, elle ressortit au pur esprit scientifique. *Teilhard cherche non les passages, mais la succession.* Conçue de cette façon, l'évolution n'est plus génétique ; elle laisse entière liberté de penser quant à la liaison intime des chaînons, et même quant à la formulation de l'hypothèse créative. Le constat, comme fait, d'une croissance dans l'être et la valeur, y pousse même. L'inédit qui surgit en chaque point de la courbe suggère une intervention qui ne peut plus se situer au niveau d'une génétique proprement cosmique. Il n'en faut pas plus pour passer à l'idée d'un incessant commencement absolu dont seul peut rendre compte un mouvement créatif continu ; « créer, même pour la Toute-Puissance, ne doit plus être entendu par nous à la manière d'un instantané, mais à la façon d'un processus ou geste de synthèse... » (*Christologie et évolution*).

On parvient ainsi à l'idée d'une sorte de *discontinuité continue* se déroulant indépendamment de ses « origines » historiques et dont le plan domine d'une hauteur qui n'appartient pas à l'histoire. Si genèse il y a, elle se déplace en un Point intemporel qui, en transcendant l'histoire, l'enveloppe tout entière. On aboutit alors, par la *Vision d'Oméga*, à un statut renversé de l'évolution, celle-ci se resituant dans un Universel qui ressemble davantage à une Forme qu'à un Processus, compte tenu, bien sûr, de tout l'excès d'infinité et de transcendance qu'une telle Vision en Totalité ajoute au concept incomplet de *Gestalt*. L'idée de structure n'y est point contredite, mais infiniment dépassée, ce qui fait qu'on ne peut assimiler le teilhardisme à un structuralisme même d'ordre supérieur. Son originalité est

irréductible ; Teilhard est au structuralisme comme le *plus* est au *moins* ou le *définitif Terminal* au *fragmentaire* ou au *subalterne*. Sans postuler explicitement le structuralisme, il n'y contredit point cependant. La discontinuité créative autorise pleinement à imaginer une diachronie inspirée par les patrons saussuriens, l'influence d'Oméga créant des plages individuelles et des plages d'histoire susceptibles d'une certaine fermeture et prêtant à une certaine autonomie d'interprétation ; l'essentiel est qu'elles indiquent l'apparition de surcroîts, de réalités, de dimensions radicalement nouvelles ; à tout cela le teilhardisme donne en fait plus qu'une autorisation. On trouve sous la plume de LEVI-STRAUSS : « ... la science (...) crée, sous forme d'événements, ses moyens et ses résultats, grâce aux structures qu'elle fabrique sans trêve et qui sont ses hypothèses et ses théories » (*La pensée sauvage*, pp. 32-33). Teilhard ne fait qu'émettre pour son compte la plus grande théorie possible où rien ne puisse demeurer en reste ; elle s'offre sous la vision d'un Grand Dessein Transcendant dictant à tout instant au cosmos la loi de ses organisations fragmentaires aussi bien que la loi générale regroupant les parties en un seul tout ; le Dessein « théorique » tombant de l'Oméga situe chaque partie, comme chaque événement dans une Totalité largement métahistorique. Dépasant l'histoire, il enferme le temps et en cela il devient la Forme unique et définitive. On sait combien, pour sa part, le structuralisme se sent engagé dans un processus sans fin, se trouvant acculé à la formulation d'un *métalangage* fuyant éternellement à sa prise. Le langage, avec tout ce qu'il « dénote » et « connote » devient inévitablement, à son tour, langage-objet pour un *métalangage* qui n'a plus de raison de s'arrêter et de se prendre comme objet se restructurant au sein d'une organisation indéfiniment nouvelle. Cette terminologie empruntée à la linguistique traduit en réalité la loi fatale de tout structuralisme ; dans la science, la recherche du champ unitaire en offre un exemple entre mille autres ; on sait comment la mécanique ondulatoire restructure dans une nouvelle totalité l'aspect corpusculaire et l'aspect ondulatoire de la matière. Inutile d'entasser les exemples. Le même souci de totalité hante l'esprit de l'anthropologue. « La seconde ambition de l'anthropologie, écrit Lévi-Strauss, est la *totalité*. Elle voit, dans la vie sociale, un système dont tous les aspects sont organiquement liés (...) Mais, quand l'anthropologue cherche à construire des modèles, c'est toujours en vue, et avec l'arrière-pensée, de découvrir une *forme commune* aux diverses manifestations de la vie sociale. » (*Anthropologie structurale*, p. 399).

Cette totalisation ne saurait se terminer ; les formes qui l'expriment n'en seront toujours qu'une plus ou moins lointaine approche. Sans nous soucier de l'emploi qu'en fait son auteur, nous nous

permettons un peu insolemment d'annexer à notre usage un passage du livre *L'écriture et la différence*, où Jacques DERRIDA écrit : « On a donc toujours pensé que le centre, qui par définition est unique, constituait, dans une structure, cela même qui, commandant la structure, échappe à la structuralité » (p. 410). Nous voyons, quant à nous, le teilhardisme comme l'enjambement dans ce Centre qui couvre, par principe et par anticipation, tous les centres pensables. Echappant à la structuralité et en même temps immanent, l'Oméga asymptotique redétermine — cette fois synthétiquement — la signification de l'évolution ; c'est toujours le même Dessein qui plane, unique et tout entier, sur chacun des moments. La Forme totale se figurerait par un Cercle dans lequel l'Oméga Central dominerait, dans un rapport a-historique et invariant, tous les instants d'une histoire cosmique symbolisée par les points de la circonférence. Ce centre serait la limite inavouée, le moteur secret du structuralisme même. Toutes discontinues qu'on conçoive les étapes de la diachronie aussi bien que les nappes de la synchronie, elles forcent le regard vers une continuité — celle-ci fût-elle de simple contiguïté — qui les reprend en quelque sorte par-dessous jusqu'à épuisement dans une unité dernière. On a beau dire, les périodes de la diachronie, quelque discontinues qu'on les envisage à un certain niveau, gardent inévitablement le souvenir les unes des autres. C'est la moindre interaction qu'on puisse leur attribuer ; c'est dire qu'elles ne sont pas juxtaposées, mais les unes dans les autres d'une certaine manière ; il en va de même de la synchronie : des événements ne peuvent être dits contemporains que s'ils s'identifient en quelque façon ; de même, par un certain biais, les points de l'espace sont tous les uns dans les autres, même s'ils paraissent très lointainement séparés et, ce, en raison de la seule unité de l'espace. Qu'on le veuille ou non, l'agrégat le plus défait lui-même répond, à son niveau, à une certaine forme, implique une unité, c'est-à-dire un résidu de continuité, sans lequel il ne pourrait même pas être un agrégat. Ainsi tous les événements de l'histoire, comme tous les états spatiaux, restent liés et continus d'une certaine manière sous peine d'une discontinuité telle que nous n'en devons rien savoir. On ne peut pas éluder le continu. Les discontinuités ne sont toujours que relatives et interiorisées à une continuité sans laquelle elles ne pourraient pas s'affirmer. On peut donc récuser la continuité génétique comme le fait le structuralisme, mais à condition de ne pas fermer les yeux sur une dimension qui, dans le soubassement des choses, nous introduit dans un continu d'un autre ordre ; l'originalité de ce dernier consiste à nous mener, de couche en couche, jusqu'à la Monade-Clef.

A Teilhard revient le mérite d'avoir effectué cette conversion radiale du regard alors que la science classique, — le structuralisme

compris — se cantonne dans l'optique circonférentielle se contentant d'explications par fonctionnements ou par constructions ; avec des mécanismes ils sont satisfaits. Teilhard, lui, nous ouvre non seulement sur le lieu où « ça parle » — pour nous exprimer comme Lacan — mais sur l'horizon où la Parole est Personne, où le « ça » est Quelqu'Un, où l'explication se mute en *Expliquant*. L'homme dans son fond ne recherche pas l'explication, mais l'*Expliquant*. Bienheureux scientifiques, enviables structuralistes si tôt comblés et satisfaits de si peu ! Pour nous autres, petits hommes ou êtres de moyenne stature, grande est notre indigence ; gens de peu de ressources, nous sommes difficiles à rassurer. Rien que l'Absolu en Personne peut suppléer à notre déficit... c'est pourquoi nous essayons d'une autre Source ; nous n'avons encore rien trouvé en nous-mêmes qui nous suffise. Heureux qui trouve assez de suppléances en soi-même pour se tenir lieu d'Absolu... Ce n'est, hélas, pas notre privilège. Seul un *Expliquant* nous satisfait...

En effet, l'Oméga Final ne nous fournit pas seulement l'explication d'une concaténation évolutive, mais Il apparaît soudain comme la Parole — et cette Parole est en même temps une Amitié — qui imprègne l'organisation du cosmos. Il faut lire Teilhard en entier pour saisir, d'une façon non plus seulement intellectuelle mais comme un vécu inviscéré, la Présence ubiquitaire d'un Quelqu'un qui ne parle plus comme un disque ; « ça ne parle plus » tout seul à la façon d'une mécanique irresponsable pour me dicter à mon insu mes rêves et mes comportements ; « Cela » m'aime... Et c'est dans « Cela » que je reconnais la plénitude du Sens. « Cela » ne signifie plus comme une phrase, mais comme un Amant. Il y a dans l'Amant un excès de sens que n'atteindra jamais l'organisation d'un discours, ni la construction d'un système, ni la logique d'une structure ; c'est sur cet excédent que butent tous les rationalismes ; même quand « ça parle » chez eux, « ça ne parle pas » jusqu'au bout. C'est encore dans cet excédent que réside la *logique de la logique* ; le rationalisme procède d'un manque de raison dont la plénitude repose sur l'Amour. La logique livrée à sa seule pureté est illogique, car elle maintient ainsi de l'aveugle, du « nauséeux » dirait Sartre ; « ça parle », mais c'est aussi brut au fond qu'une « racine »... C'est la Personne qui finalement rend logique la raison et la logique, qui *donne sens au sens*, convertissant l'explication en *Expliquant*.

Le structuralisme tronqué le réel pour l'adapter à des schémas préconçus ; il est bien plus facile, naturellement, de nier l'évidence de la liberté pour réduire son action au jeu des diktats inconscients, que d'adapter son *fait* reconnu aux forces aveugles qui la canalisent ; je vois, dans l'expérience de ma liberté, un résidu qui résiste à toute réduction mécaniciste ou structuraliste ; il se peut que, ex-

térieurement, je parle comme si j'étais « parlé », que j'agisse comme si j'étais « agi », mais, dans une autre dimension, je découvre une marge subtile dans laquelle je reprends à mon compte et d'une façon absolument originale mes activités, qui fait également que je puis hiérarchiser ces activités selon une échelle variable de responsabilité ; il y a un résidu différentiel de « reprise » qui me fait dire, par exemple, qu'il y a des actes *plus* ou *moins* volontaires, *plus* ou *moins* coupables, *plus* ou *moins* méritoires ; ce sont là aussi des réalités, mais on tenterait vainement de les réduire aussi bien à des énergies purement mécaniques qu'à des constructions cristallines. Il y a un phénomène dont la dénomination est courante depuis des siècles mais qui a été encore très mal décrit, c'est celui de la motivation ; extérieurement, les actions *motivées* peuvent se prêter à la statistique et faire croire à un déterminisme analogue à celui d'une machine ou même d'un tas de cailloux ; mais l'originalité de la motivation consiste précisément à ouvrir sur une dimension intérieure caractérisée par la liberté, et à changer du tout au tout la signification du mécanicisme apparent. C'est encore un phénomène qu'on ne doit pas escamoter, même s'il est ambigu car cette ambiguïté constitue aussi une réalité. M. FOUCAULT écrit, dans les *Mots et les Choses* (p. 335) : « Puis-je dire (...) que je suis ce langage que je parle (...) Puis-je dire que je suis ce travail que je fais de mes mains, mais qui m'échappe non seulement lorsque je l'ai fini, mais avant même que je l'aie entamé ? » En toute réalité et en toute vérité, la réponse est : *Oui-et-Non*, et c'est à la part de OUI que ressortit la motivation responsable. Il y a un résidu dans la responsabilité qui ne s'explique que par la notion pleine de liberté. Les divers scientismes et rationalismes ont beau étouffer sa protestation, *il est...* Eppur, si muove !... Il y a un instant, même s'il est infinitésimal, où le travail, entre son avant et son après, non seulement m'appartient, mais *est moi dans une certaine mesure* ; c'est pour cette mesure seulement que nous revendiquons la liberté et la responsabilité. La vérité respectée, c'est-à-dire la réalité intégrale nous force la main non plus vers un structuralisme exclusif — solution de facilité — mais vers une corrélation de niveaux ; l'option pour une liberté totale serait aussi une solution de facilité, une attitude contraire à la vérité. Il faut accepter *tout ce qui est* et se résigner, de part et d'autre, au relatif. Ne pas nier l'aspect structure ni l'inconscient tout en reconnaissant la motivation ; leur conciliation réside dans l'originalité, la *spécificité* reconnue de cette dernière qui consiste à transfigurer la signification mécaniciste en lui laissant sa phénoménalité physique.

Il s'ensuit que le structuralisme se dérobe au *fait* de la valeur, du *plus-être* qualitatif aussi bien moral que physique ; il ne l'expli-

que nullement et ne peut le réduire qu'en le dénaturant. Une doctrine qui opère un triage des réalités pour ne retenir que *ce qui lui va* ne saurait prétendre à la vérité ; même si elle s'affuble de scientificité, elle renouvelle un certain esprit aristotélicien habile à imaginer la nature avant de l'avoir vue. On ne construit pas le réel sur des patrons aprioriques ; il faut non seulement observer la réalité, mais la reconnaître *totale*ment pour ce qu'elle est. C'est d'ailleurs l'une des insuffisances de la science actuelle d'être réduite à *parier* et à tabler sur des pis-aller théoriques... tant mieux quand *ça* prévoit mais on n'est jamais sûr que *ça* prévoit tout. Le plus-être qualitatif et la valeur, même si, dans l'état actuel des choses, ils ne sont point mesurables, constituent néanmoins des *faits*, des *phénomènes* non moins authentiques que ceux qu'étudient les sciences conventionnelles. On n'a pas le droit de les négliger. Teilhard n'est pas tombé dans ce piège ; il s'est efforcé de tenir compte de tout, quitte à changer d'œil, c'est-à-dire à muter insensiblement son regard perceptif en regard métaphysique et cela, sous la pression même d'une fidélité totale à l'esprit scientifique. La science, par son propre jeu, se pousse spontanément hors d'elle-même ; elle est essentiellement évolutive ; elle n'a pas encore réalisé son dessein en beaucoup d'autres ; il n'y a pas de limite à l'interrogation, mais il existe une sorte de refoulement qui ramène de nombreux savants à l'intérieur d'un domaine consacré pris pour un système intangible dont on hésite à franchir les démarcations artificielles, car il faudrait précisément se convertir, changer d'œil à tout instant pour découvrir des dimensions et des phénomènes d'autre nature ; ce qui nous ouvre sur le moral, la valeur, le qualitatif, autrement dit le véritable Progrès, nécessite une telle conversion ; pour refuser celle-ci les structuralistes hésitent à reconnaître le progrès dont l'originalité est inintégrable à leur système. L'homme par contre réalise le fait d'un plus-être qualitatif indéniable par rapport aux lignées animales, végétales et minérales, mais encore doit-on avoir l'œil qu'il faut pour le voir. C'est un fait, pour qui sait *voir*, que l'homme a plus de valeur qu'un minéral ou qu'un animal quelconque et là encore il y a un reliquat différentiel qui résiste aux réductions de type structuraliste ou mécaniciste. En cela Teilhard domine encore parce qu'il se donne une vue plus complète du réel. Tout rationaliste reconnaît, au fond, comme à son corps défendant, cette hiérarchie, plus particulièrement la valeur de l'homme. On n'en veut pour preuve que c'est souvent dans leur clan que se recrutent les plus vociférants moralisateurs ; pourfendeurs irréductibles d'exploiteurs, âmes éprises d'une liberté sans égale, allergiques de toutes espèces à l'injustice, revendicateurs les plus insistants, autrement dit, tout ce qui est inspiré par les Dix Commandements. On ne peut reprocher au rationaliste

que de ne l'être pas assez, de manquer souvent de logique. Que serait le marxisme, que vaudraient toutes ses théories même réinventées par un Althusser, sans cette persuasion fondamentale que l'homme, le prolétaire, l'ouvrier, *vaut* tout ce qu'on fait, tout ce qu'on pense pour lui ? S'il ne dépassait pas le niveau des cailloux ou des vers de terre nous n'aurions certainement jamais eu ni Marx, ni Lénine, ni Althusser. On ne renie pas facilement les valeurs.

Il faut entendre en quels termes, on parle, dans ces cercles, du mensonge, de l'hypocrisie, de l'orgueil impérialiste, de la rapacité bourgeoise... c'est à croire qu'on y a réinventé le Décalogue ; en fait on dirait bien que ce sens du Décalogue tend à se réexpliquer de nos jours sous diverses formes. Ne serait-on pas en train d'assister même à une renaissance du sens métaphysique ? On sait comment Marcuse, dans *L'homme unidimensionnel*, risque ce mot ; on se doute bien que Marcuse ne lui donne pas le sens consacré par les philosophies spiritualistes, mais nous regardons le fait que le mot *métaphysique* ait été reprononcé par lui, comme hautement significatif ; le sens que Marcuse y attache pointe timidement, encore bien *marxistement* mais réellement dans la même direction qu'une métaphysique totale. Il sent le monde excédé et déçu inconsciemment par cet empirisme scientifique qui retombe en cascade jusqu'aux domaines les plus pratiques, jusqu'à aliéner l'homme à son confort, à l'efficacité matérielle, autrement dit, à des *valeurs* indignes de lui. Il y a là un avertissement aux structuralismes dont l'insuffisance d'optique tendrait à faire régresser l'homme à cet empirisme limité ou à ce rationalisme tronqué dans lesquels il se sent obscurément frustré de ses aspirations les plus profondes ; les révoltes d'étudiants et les événements récents indiquent la redécouverte d'une trace qu'ils n'ont pas encore reconnue dans ses aboutissements derniers et qu'ils expriment gauchement, faute de vocabulaire adéquat, par des termes empruntés aux slogans ou à des idéologies déjà dépassés. Au fond c'est toute la *valeur* de l'homme qui se réveille ; c'est l'Objet Unique dont il est digne qui se redessine dans la brume. Teilhard a décrit cet horizon et il a nommé dans l'Oméga le Point de confluence dans lequel l'homme escompte se faire rien moins que Dieu. Il serait assurément passionnant de vivre le XXI^e siècle... mais sous quelle forme le Religieux renaîtra-t-il ? ... Que se passera-t-il surtout, entre-temps ?...